

À M. de Lamartine

Te referent fluctus .

HORACE.

Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs ;
Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs ;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nef inondées
Leurs flots toujours multipliés,
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds !

Qu'allais-je faire en cet orage,
Moi qui m'échappais du berceau ?
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau ?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse
Où le jour n'osait pénétrer ?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer ?

C'est que, dans mes songes de flamme,

C'est que, dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présents à l'âme
Ces hommes au front triomphant,
Qui tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu.

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel.

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront ;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers sont double front.
Ils partent, on plaint leur folie.
L'onde les emporte ; on oublie
Le voyage et le voyageur... -
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,

Comme avec sa perle un plongeur !

Voilà quelle était ma pensée.

Quand sur le flot sombre et grossi

Je risquai ma nef insensée,

Moi, je cherchais un monde aussi !

Mais, à peine loin du rivage,

J'ai vu sur l'océan sauvage

Commencer dans un tourbillon

Cette lutte qui me déchire

Entre les voiles du navire

Et les ailes de l'aquilon.

C'est alors qu'en l'orage sombre

J'entrevis ton mât glorieux

Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,

Fatiguait l'autan furieux.

Alors, la tempête était haute,

Nous combattîmes côte à côte,

Tous deux, mois barque, toi vaisseau,

Comme le frère auprès du frère,

Comme le nid auprès de l'aire,

Comme auprès du lit le berceau !

L'autan criait dans nos antennes,

Le flot lavait nos ponts mouvants,

Nos banderoles incertaines

Frissonnaient au souffle des vents.

Nous voyions les vagues humides,

Comme des cavales numides,

Se dresser, hennir, écumer ;
L'éclair, rougissant chaque lame,
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan.
Tandis que la foudre sublime
Planait tout en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots.

Echangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux soeurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux ;
Nous tentions le même voyage ;
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux !

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante

Dont l'ombre auprès de moi flottait.

Seul je suis resté sous la nue.

Depuis, l'orage continue,

Le temps est noir, le vent mauvais ;

L'ombre m'enveloppe et m'isole,

Et, si je n'avais ma boussole,

Je ne saurais pas où je vais.

Dans cette tourmente fatale

J'ai passé les nuits et les jours,

J'ai pleuré la terre natale,

Et mon enfance et mes amours.

Si j'implorais le flot qui gronde,

Toutes les cavernes de l'onde

Se rouvraient jusqu'au fond des mers ;

Si j'invoquais le ciel, l'orage,

Avec plus de bruit et de rage,

Secouait sa gerbe d'éclairs.

Longtemps, laissant le vent bruire,

Je t'ai cherché, criant ton nom.

Voici qu'enfin je te vois luire

A la cime de l'horizon

Mais ce n'est plus la nef ployée,

Battue, errante, foudroyée

Sous tous les caprices des cieux,

Rêvant d'idéales conquêtes,

Risquant à travers les tempêtes

Un voyage mystérieux.

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient.
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'oeil ébloui ;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui.

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés ;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités.
Le flot s'y brise en étincelles ;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler ;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et, comme le cygne qui nage,
On sent qu'il pourrait s'envoler.

Le peuple, auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge, et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.
Oh ! dit-elle, il vient, il arrive !
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,

Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs !

Oh ! rentre au port, esquif sublime !
Jette l'ancre loin des frimas !
Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts :
Oublie et l'onde et l'aventure.
Et le labeur de la mûture,
Et le souffle orageux du nord ;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port !

Tu reviens de ton Amérique !
Ton monde est trouvé ! – Sur les flots
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un oeuf sublime est éclos !
C'est un univers qui s'éveille !
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour !
De nouveaux infinis qui s'ouvrent !
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'âme ont fait le tour !

Tu peux dire à qui doute encore :
"J'en viens ! j'en ai cueilli ce fruit.
Votre aurore n'est pas l'aurore,
Et votre nuit n'est pas la nuit.
Votre soleil ne vaut pas l'autre.

Leur jour est plus bleu que le vôtre.

Dieu montre sa face en leur ciel.

J'ai vu luire une croix d'étoiles

Clouée à leurs nocturnes voiles

Comme un labarum éternel."

Tu dirais la verte savane,

Les hautes herbes des déserts,

Et les bois dont le zéphyr vanne

Toutes les graines dans les airs ;

Les grandes forêts inconnues ;

Les caps d'où s'envolent les nues

Comme l'encens des saints trépieds ;

Les fruits de lait et d'ambroisie,

Et les mines de poésie

Dont tu jettes l'or à leurs pieds.

Et puis encor tu pourrais dire,

Sans épuiser ton univers,

Ses monts d'agate et de porphyre,

Ses fleuves qui noieraient leurs mers ;

De ce monde, né de la veille,

Tu peindrais la beauté vermeille,

Terre vierge et féconde à tous,

Patrie où rien ne nous repousse ;

Et ta voix magnifique et douce

Les ferait tomber à genoux.

Désormais, à tous tes voyages

Vers ce monde trouvé par toi,

En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi.
Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde
Brillante en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal.

Ah ! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme,
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis.

C'est mon tourbillon, c'est ma voile !
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux !
C'est la tourmente qui m'emporte !
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair !

Alors, d'un coeur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Que toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi.
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel !

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,
Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse !
Colomb doit plaindre La Pérouse.
Tous deux étaient prédestinés !

Le 20 juin 1830 .

Victor Hugo (1802–1885)